

## D'une scène à l'autre, on se retrouve sur le trottoir...

Danièle Vallée

---

Numéro 138, hiver 2007–2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

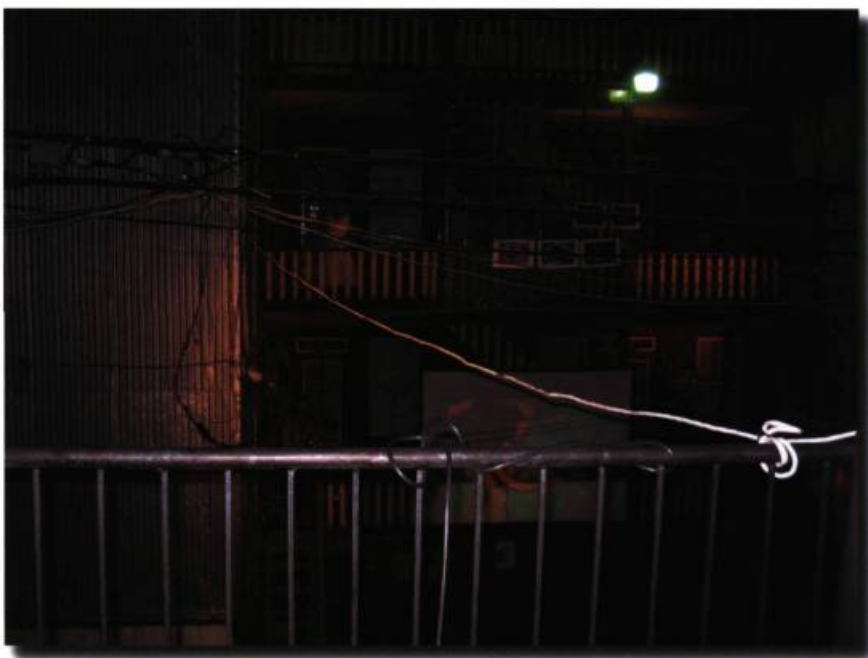
---

### Citer cet article

Vallée, D. (2007). D'une scène à l'autre, on se retrouve sur le trottoir.... *Liaison*, (138), 14–17.

# D'une scène à l'autre, on se retrouve sur le trottoir...

DANIÈLE VALLÉE



LES FESTIVALS SONT À LA MODE de ce pays francophone depuis plus de trente ans. La Nuit sur l'Étang, le Festival franco-ontarien, le Festival du voyageur de Winnipeg, les fêtes de la Saint-Jean, un festival de jazz par-ci, un festival de blues par-là, on chante et on danse dans les parcs, et tout est prétexte à rassembler un public autour d'une scène extérieure, au soleil, sous la pluie ou sous la neige. Mais jamais encore, je n'avais pris part à un festival des arts de la rue, là où les artistes sont conviés à jouer chez les gens, dans leurs rues, dans leurs escaliers, sur leurs balcons, sur leurs toits.

D'auteure que je suis, je suis devenue conteuse, parce qu'un jour, l'Association des auteurs et auteures de l'Ontario français m'a invitée à lire un texte dans le cadre d'une soirée de poésie.

Je me suis donc mise à répéter la lecture d'un de mes textes pour cette soirée. J'avais choisi un extrait de mon livre *Debout sur la tête d'un chat*: «elle danse paisible»; deux pages. Je me suis tellement répété l'histoire que j'ai fini par l'apprendre par cœur, malgré moi. Je répétais en marchant, en roulant et justement, en voiture, entre Sherbrooke et Ottawa, Jean et moi avons senti la faim nous tennailler et nous nous sommes arrêtés au resto de Vaudreuil. J'avais déjà une idée en tête: demander à Jean, mon comptable agréable et amoureux, de jouer du saxophone pendant ma lecture pour animer la performance. Donc, pendant qu'il était fort affairé à consulter le menu coloré de ce cher coq de Saint-Hubert, je lui ai demandé: «Jean, est-ce que tu accepterais de m'accompagner au saxophone durant ma lecture à la soirée de poésie, samedi prochain?». Il n'a pas hésité. Les yeux rivés sur le menu, il a affirmé dans un cri du cœur: «Je vais prendre la cuisse!». Sa décision était

prise. Il a fermé le menu et dans un sourire entendu, il a dit oui, comme quand on se marie et il a ainsi accepté d'accompagner mon texte de quelques notes *jazzées* et *bluesées* au saxophone. C'était il y a cinq ans. Depuis, nous avons eu la chance de monter sur plusieurs scènes canadiennes, d'est en ouest.

Des scènes qui se suivent et se ressemblent peu, nous l'avons vite compris. On a floué des scènes bien établies, comme la sympathique Quatrième Salle du Centre national des Arts à Ottawa avec ses airs de boîte à bijoux de velours où l'acoustique est parfaite et les techniciens, des polisseurs de sons qui nous traitent comme des vedettes internationales. On a connu des petites scènes et des cabarets où la technique est inexistante ou bien celles des cafés où les haut-parleurs sont en lutte constante avec la machine à café expresso qui se met à râler sans jamais crier gare, celles des bars bruyants et enfumés, des bibliothèques, des salles de classe, des chapiteaux, des parcs. On s'est retrouvés sur des scènes trop vastes, seuls au milieu d'un désert de planches vernies devant un ou deux spectateurs, ou encore sur des scènes minuscules devant des publics venus là pour s'entendre parler. On a joué sur l'herbe où les maringouins s'en donnaient à cœur joie et où les spectateurs se claquaient sur les cuisses à longueur de soirée, non pas parce que le spectacle était drôle, mais parce que les moustiques se régalaient de leurs chairs moites.

Et voilà que l'été dernier, j'ai été invitée, en qualité d'artiste franco-ontarienne, à participer à un Rendez-vous des arts de la rue à Shawinigan. J'ai dit oui à cette invitation et suis devenue une fille de rue. Invités par Joël Richard, le directeur artistique de l'événement, Jean et moi nous y sommes donc rendus en reconnaissance, un mois et demi



avant l'événement. Lui, le concepteur artistique, il voit grand. Il a déjà toute sa mise en scène dans l'œil, mais nous, on la perçoit difficilement. Pourtant, on fait confiance. On le connaît de talent et de réputation. Il nous entraîne dans les sillons de cette ville industrielle en déclin et nous illusionne. Il nous décrit avec tant de verve et de conviction comment cette ruelle décadente sera transformée, comment Piaf descendra cet escalier en colimaçon orné de boîtes à fleurs, en chantant *Allez venez Milord...* « Il y aura aussi des mimes sur ce toit. Vous verrez comment ce sera magnifique ; et venez que je vous montre votre ruelle, votre belle ruelle. »

La ruelle Mercier. Nous suivons notre guide comme deux scouts en forêt. Je regarde ce décor urbain qui tente de survivre à une stagnation à la suite des années de prospérité depuis longtemps disparues et je me répète dix fois plutôt qu'une : « Un festival des arts de la rue, ici ? ». Lui, le directeur artistique, il y croit et fermement. Il sourit au détour de chaque coin de rue. Tout ce qu'il a imaginé deviendra réel durant quelques jours. Il a donné rendez-vous aux citoyens et ils seront là. Il les conviera également à un banquet, un dimanche après-midi en pleine rue Principale, fermée pour l'occasion à la circulation, pour céder la place à de longues tablées de joyeux convives. C'est la Confrérie de l'omelette géante qui servira le repas et nous, la trentaine d'artistes invités, on devra divertir les convives. Je n'ose pas regarder Jean. Je le sens aussi incrédule que moi. Confiance. Nous arrivons donc à la ruelle Mercier qui sépare la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> Avenue, qui est aussi la rue Principale, la rue des magasins, la rue des restaurants qui se prolongent en terrasses sur le trottoir. Un beau samedi après-midi, à peine quelques flâneurs arpentent les trottoirs. J'ai du mal à imaginer que ce centre-ville

fourmillera de spectateurs quand nous y reviendrons à la fin juillet. Confiance ! Jean me fait un clin d'œil. Je suis rassurée. Il nous restera à convaincre Christian Quesnel qui participe avec nous aux six spectacles *Contes illustrés en direct* que nous avons accepté de livrer.

Là, dans ce fond de cour où nous nous retrouvons, il faut imaginer une scène. Le directeur artistique nous dit : « Voilà, c'est ici que vous serez installés. » Deux rangées de maisons à six logis, face à face, bordées de grandes galeries, et de chaque côté, des hangars de tôle grise, élevés comme des tours de guets d'où, à chaque étage, par un volet ouvert, sont lancées des centaines de cordes à linges où pendent des chemises et pantalons comme des cadavres vidés. Dans cette ruelle où miaule une chatte en chaleur pourchassée par des matous débridés, épluchés et malodorants, il y a d'énormes poubelles vertes, à roulettes, en plastique indestructible, malodorantes aussi. Heureusement qu'il y a les portes arrière de quelques restaurants qui laissent échapper des arômes de mets indiens, italiens et canadiens.

Joël Richard n'y voit que du feu et est intarissable. « Toi et Jean, vous jouerez sur ces trois balcons ; le bédéiste Quesnel sera installé sur le toit de la cuisine d'un resto en face de vous et ses illustrations seront projetées sur un écran géant fixé à votre balcon ». Ça prend une imagination fertile pour entrevoir tout ça ! Je prends des photos des lieux en me demandant s'il sera prudent de les montrer à Quesnel !

C'est la scène qu'on nous offre : trois étages de balcons de bois, donc je devrai gravir les escaliers lentement et à la course pour habiter tout l'espace, suggère le metteur en scène. On accepte le défi. Les locataires ont été prévenus. Des artistes envahiront leur espace durant quatre jours.



Trois scènes seront installées le long de cette ruelle. Les spectateurs, eux, déambuleront dans le centre-ville et s'arrêteront à leur guise pour apprécier les spectacles. Quesnel convaincu, nous nous mettons au travail de répétitions.

À la date et à l'heure dites du Rendez-vous des arts de la rue, et bien que fébrile, je me rends avec Jean et Christian dans la ruelle Mercier qui s'est franchement donnée des airs de théâtre et de spectacle. Tout est en place. Les éclairages, le projecteur, l'écran. Ça promet. L'adrénaline se manifeste.

Les six locataires de l'édifice, qui nous est assigné, toutes des femmes, se font discrètes et derrière leurs portes moustiquaires, nous rassurent d'un bonjour et d'un sourire. La cadette, âgée de 87 ans, nous offre un verre d'eau. L'aînée de 98 ans, qui habite seule comme une grande, nous raconte avec humour sa petite vie quotidienne. Le spectacle, c'est elles, les six locataires derrière leurs rideaux. L'une d'elles me propose son logis pour me changer. «Ce sera ta loge privée», me dit-elle en ajoutant qu'elle sera sortie, mais que sa porte n'est pas verrouillée et que je n'aurai qu'à entrer. J'accepte de bon cœur. J'entre donc et je suis vivement accueillie par deux petits chiens jappeurs qui n'attendent que des caresses, tandis que trois grands chats himalayens se prélassent sur la table de cuisine.

À la brunante, les spectacles se mettent en train : danse, guitare classique, mime, chanson, amusement public, bédé. La ruelle est envahie de spectateurs curieux. Leur ville est une immense salle de spectacles. Huit heures trente, nous montons sur cette scène peu banale, et que le spectacle commence ! Nos locataires sont postées derrière leur porte, telles des figurantes. Les spectateurs sont généreux et n'en croient pas leurs yeux. C'est madame Morin, c'est madame

Grenier et madame Pouliot que l'on aperçoit dans les cadres de porte sous l'éclairage à chacun des étages ! Les citoyens sont fiers de leur ruelle qui, le temps d'un festival, devient un petit Broadway. Ils chantent avec nous, les citoyens. Du haut du troisième balcon où je suis, ils font plaisir à voir tout en bas dans la rue, les citoyens spectateurs ! Les voisins d'en face, festifs et fêtards sur leur balcon, savent les chansons par cœur après deux prestations et les entonnent avec nous. Et voilà nos choristes !

Des festivals, j'en ai vus et je m'y suis grandement amusée, mais rien ne vaut un rendez-vous des arts avec les habitants d'une ville quand leur quartier populaire devient une salle de spectacle à ciel ouvert sur le clocher de l'église, près des hirondelles qui piaillent toute la soirée, là où le public citoyen n'est pas l'invité, mais plutôt l'hôte qui invite les artistes à rentrer chez eux, par la porte d'en arrière. «C'est plus chaleureux», lance-t-il en riant. Et il a raison. La ville, ses rues, ses citoyens nous ont grandement touchés.

Le directeur artistique a gagné son pari : l'art est descendu dans la rue et tous, artistes et spectateurs, ont accepté le rendez-vous ; rendez-vous que la francophonie canadienne pourrait se donner dans d'autres ruelles, dans d'autres rues, d'autres ailleurs. Et pourquoi pas à Moncton, à Ottawa, à Sudbury, à Saint-Boniface, à Edmonton ou à Vancouver ? L'idée est lancée. Que quelqu'un l'attrape donc ! ■

*Danièle Vallée, romancière et observatrice de la scène théâtrale, est membre du comité de rédaction de la revue Liaison.*

